

Victor Hugo et l'Afrique ou la naïveté « civilisationnelle »

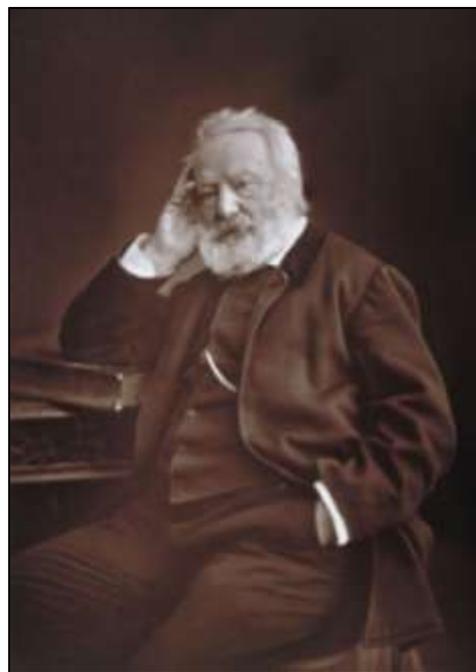
par Jean-Pierre Paulhac

Le 18 mai 1879, à l'occasion de la commémoration de l'abolition de l'esclavage par la II^e République, un banquet réunit à Paris tout un aréopage de journalistes, d'écrivains et d'hommes politiques parmi lesquels Victor Schœlcher, l'auteur du décret abolissant l'esclavage, Emmanuel Arago, Adolphe Crémieux et Jules Simon, tous républicains de gauche, connus pour leurs positions progressistes en faveur des Noirs de nos colonies ou bien des juifs d'Algérie. Mais le véritable « héros » de la soirée, l'homme le plus éminent, est Victor Hugo, alors âgé de soixante-dix sept ans, au plus haut de sa gloire.

Son ami de longue date, Victor Schœlcher, s'adressa à lui en ces termes : « *La cause des nègres que nous soutenons et envers lesquels les nations chrétiennes ont tant à se reprocher, devait avoir votre sympathie ; nous vous sommes reconnaissants de l'attester par votre présence au milieu de nous.* » Puis il évoque toute la force de la voix de Victor Hugo susceptible de « *porter la lumière à des populations encore dans l'enfance, et leur enseigner la liberté, l'horreur de l'esclavage, avec la conscience réveillée de la dignité humaine ; votre parole Victor Hugo, aura puissance de civilisation ; elle aidera ce magnifique mouvement philanthropique qui semble, en tournant aujourd'hui l'intérêt de l'Europe vers le pays des hommes noirs, vouloir y réparer le mal qu'elle lui a fait. Ce mouvement sera une gloire de plus pour le dix-neuvième siècle, ce siècle qui vous a vu naître, qui a établi la république en France et qui ne finira pas sans voir proclamer la fraternité de toutes les races humaines.* »



Victor Schœlcher (années 1870 ?)



Victor Hugo, photographié par Nadar (1878)

La réponse de Victor Hugo est répertoriée, comme les paroles de Schoelcher, dans la compilation *Actes et Paroles, IV. Depuis l'exil, 1876-1885*, sous le titre « Discours sur l'Afrique »¹.

¹ Nous avons utilisé le texte fourni par l'édition des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, Paris, Société d'Éditions Littéraires et Artistiques, Librairie Paul Ollendorff, 1926 [disponible en ligne sur www.gallica.fr].

Après des paroles de reconnaissance envers Victor Schœlcher, pour avoir participé à « *la mémorable libération humaine* », puis au nom de ce qui rassemble tous les hommes présents en ce lieu, à ce moment : « *l'amélioration de la race humaine* », il s'interroge sur l'avenir : « *demandons-nous ce que fera le vingtième siècle.* » Il ouvre alors une perspective géopolitique, comme une évidence : « *la destinée des hommes est au sud. (...) il faut être un nouveau monde. Le moment est venu de faire remarquer à l'Europe qu'elle a à côté d'elle l'Afrique.* » Puis, approfondissant l'idée : « *La Méditerranée est un lac de civilisation ; ce n'est certes pas pour rien que la Méditerranée a sur l'un de ses bords le vieil univers et sur l'autre l'univers ignoré, c'est-à-dire d'un côté toute la civilisation et de l'autre côté la barbarie* ».

Il esquisse ensuite une description, assez sommaire, de l'Afrique « *ce bloc de sable et de cendres, ce monceau inerte et passif qui, depuis six mille ans, fait obstacle à la marche universelle* », suivie d'une réflexion « historique » : « *L'Afrique n'a pas d'histoire. Une sorte de légende vaste et obscure l'enveloppe. (...) Le flamboiement tropical, en effet, c'est l'Afrique. Il semble que voir l'Afrique, ce soit être aveuglé. Un excès de soleil est un excès de nuit.* »

C'est pourquoi « *deux peuples colonisateurs, qui sont deux grands peuples libres, la France et l'Angleterre, ont saisi l'Afrique* », au contraire des puissances du nord, « *les suprêmes phénomènes monarchiques* », « *l'empire germanique* » et « *l'empire moscovite* », au « *despotisme omnipotent* ».

Si ces deux grandes nations agissent ainsi envers le sud c'est dans un but éminemment humaniste : « *Aussi espérons-nous que le vaste souffle du dix-neuvième siècle se fera sentir jusque dans ces régions lointaines et substituera à la convulsion belliqueuse la conclusion pacifique.* » « *Au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde.* »

Victor Hugo, à ce moment de son discours, exhorte les peuples d'Europe : « *...emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? À personne. Prenez cette terre à Dieu. Dieu donne la terre aux hommes, Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité.* »

Et voici l'exorde du discours : « *Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez, faites ! Faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté !* »

Cette allocution fut saluée par une énorme salve d'applaudissements, soulignée de cris enthousiastes tels que : « *Vive Victor Hugo !* », « *Vive la République !* ».

Il est évident que si l'on veut lire ce texte avec un regard du vingt-et-unième siècle, il est facile d'y voir une apologie de la colonisation et un appel, lyrique certes, aux peuples « progressistes » d'Europe à s'emparer d'une terre « vierge » et d'y bâtir une espèce de jardin d'Eden moderne, fait d'industrie, de labeur, de commerce et de fraternité.

Nous savons que ce ne fut pas cela. Victor Hugo ne pouvait le savoir. Nous savons, nous, ce que fut réellement la colonisation, le poète n'imaginait, lui, que ce que pouvait réaliser positivement un Homme libre, porteur des valeurs du progrès et de la solidarité.

Et d'ailleurs, plus que le mot colonisation, nous entendons, sous son verbe, civilisation ; plus que conquête nous lisons fraternité. Nous sommes pris dans l'élan généreux de ces hommes de la fin du dix-neuvième siècle qui ont réussi à imposer la république à des sociétés conservatrices et qui ne pensent qu'à développer, au-delà des mers, cette idée progressiste, au nom du destin universel de l'Homme. Hugo et Schœlcher n'ont que cette perspective en tête, comme une obsession humaniste : le progrès. Et toute leur pensée ne traduit que cette volonté d'emmener l'Afrique vers un avenir, forcément radieux, au nom d'un universalisme qui doit être le projet de l'Homme. A une certaine époque du vingtième siècle, on aurait pu appeler cela le « tiers-mondisme ».

Entre autres arguments, comme le précisait justement Mme Marcella Leopizzi, lors d'une conférence, à Paris au Palais du Luxembourg, le 14 mai 2011, à propos de ce même texte : « *en civilisant l'Afrique on arrivera à résoudre le problème social* ». En effet, les républicains sociaux des années quatre-vingts voyaient peut-être l'Afrique comme une espèce de « Far-West » à portée de bateau, à l'image des Etats-Unis, mais, avant tout, pour y faire fructifier les théories démocratiques et avancer une certaine idée de l'Homme ; pour citer encore Mme Leopizzi, ce sont des « *paternalistes universalistes progressistes.* »

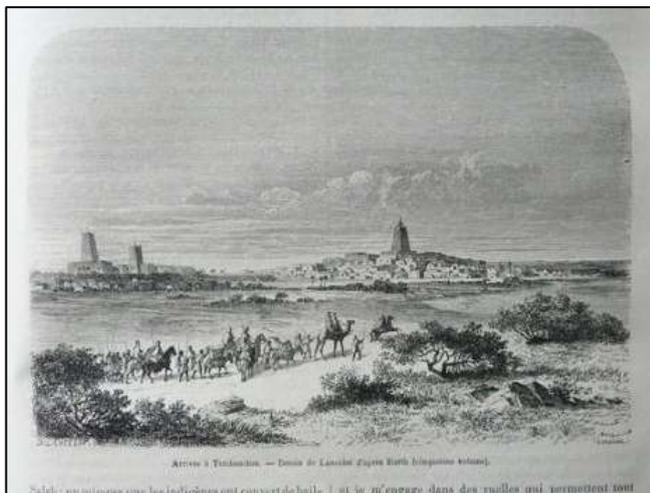
Bien sûr, de façon sous-jacente, transparait nettement l'idée d'une supériorité de l'Europe sur les autres peuples, une espèce d'ethnocentrisme militant qui nie implicitement l'existence d'autres civilisations en dehors de celles de l'Occident.

Pouvait-il en être autrement à cette époque ? C'est surtout l'absence de connaissances sur les cultures africaines qui aboutit au constat que l'Afrique n'a pas d'histoire. Évidemment, de nos jours, à la lumière des travaux effectués par d'éminents chercheurs, on ne peut plus énoncer de telles contre-vérités.

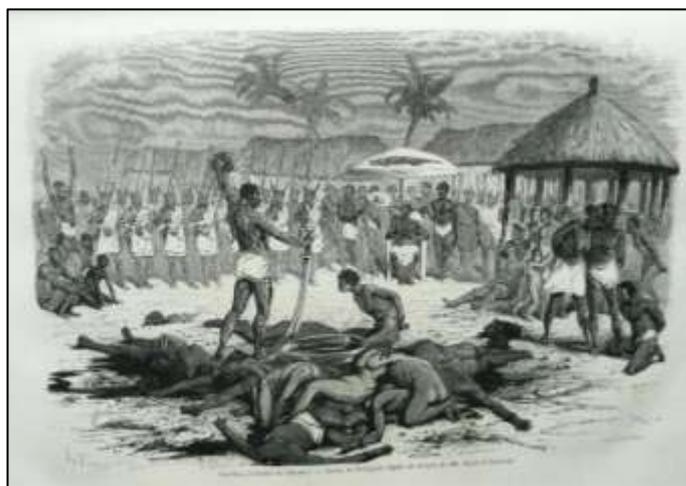
En revanche, peut-on reprocher au plus grand des poètes du dix-neuvième siècle son idéalisme, son sens de la formule, son éloquence en constante quête d'épique, de « *légendaire* », comme disait Mme Leopizzi. Ne sommes-nous pas touchés par sa vision angélique de l'homme du vingtième siècle, forcément meilleur que celui de 1879 ?

La conférence de Berlin, six ans plus tard, rangera sans scrupules cet optimisme « civilisationnel », un peu trop naïf et humaniste, dans les tiroirs oubliés de l'histoire et ouvrira la page réelle de ce que sera, effectivement, la colonisation.

Quelques représentations de l'Afrique, "réelle" ou fantasmée, au temps de Victor Hugo

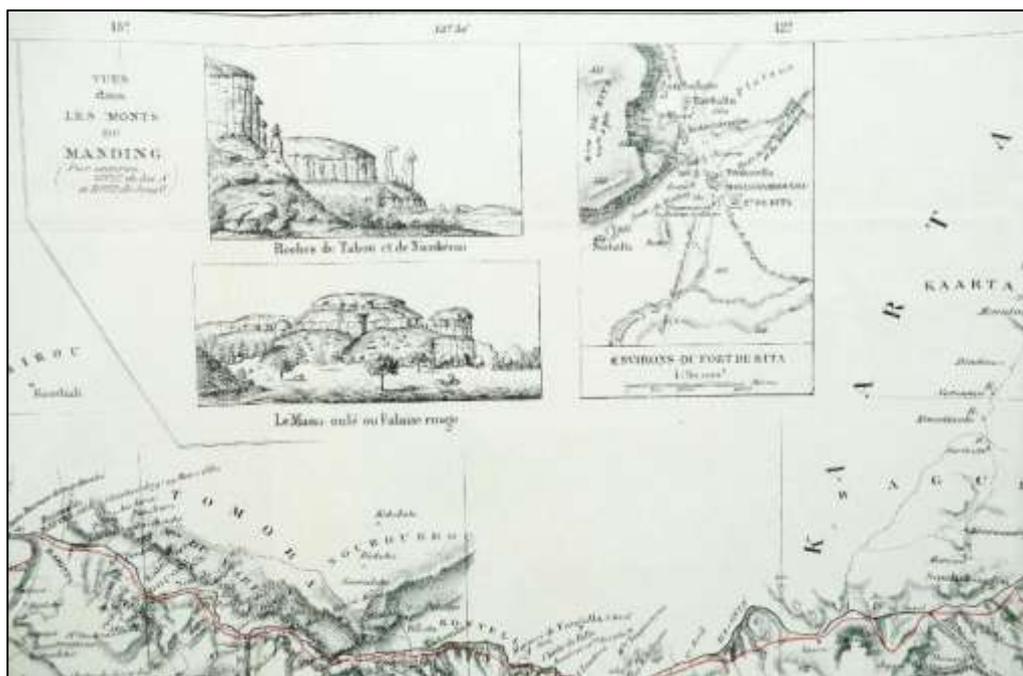


Arrivée à Tombouctou ("Journal" du docteur Barth, dessin de Lancelot)



Sacrifices humains au Dahomey (Voyage du docteur Répin, dessin de Foulquier)

in *Le Tour du Monde* (Paris, Hachette, 1860)



Dessins et fragment de la carte illustrant le Voyage au Soudan français (1879-1881) du commandant Gallieni (Paris, Hachette, 1885)